

Présentation

Patrick SÉRIOT

Les sciences humaines ne sont pas forcément ce qu'on en croit en «Occident», tel pourrait être la leçon de ce recueil, qui rassemble des textes de plusieurs séminaires de troisième cycle, organisés par le CRECLECO (Centre de recherches en épistémologie comparée de la linguistique d'Europe centrale et orientale) de l'Université de Lausanne.

L'orientation épistémologique est la marque des auteurs : il s'agissait, dans tous les cas, non pas de décrire des faits, mais de mettre en évidence des problématiques, des modes de construction d'un objet de connaissance, bref, nous cherchions tous à mettre en place une approche méta-discursive des textes qui constituaient nos corpus et nos centres d'intérêts.

Le résultat me semble à la hauteur de cet enjeu méthodologique. Linguistes et philosophes se sont cette fois mis au travail ensemble pour avancer sur le chemin tortueux de l'exploration du discours des sciences humaines en Russie. Et, comme on pouvait, en fait, s'y attendre, les dites sciences humaines en Russie ne se sont avérées ni aussi semblables ni aussi étrangères à ce qu'on connaît en Europe occidentale sous ce nom.

Au cœur du problème se trouve une question débattue depuis plus d'un siècle sans qu'une solution définitive ne puisse s'imposer : la linguistique est-elle une science de la nature ou une science de la culture ? C'est tout le débat sur le positivisme et son interminable crise qui se trouvait là posé. A partir de là, se mettait en place, tout naturellement, une interrogation sur le déterminisme, qu'il soit de nature linguistique (L. Formigari) ou géographique (S. Gorshenina). Puis, logiquement encore, on en venait à se demander s'il existe une manière intrinsèquement «russe» de travailler en sciences humaines, non pas, certes, dans le but de retrouver dans la chimérique «âme russe» (ou «slave») l'origine des spécificités, lieu mythique censé donner la solution définitive et sans appel à la question d'un éventuel *Sonderweg*, ou d'un destin singulier, de cette entité dénommée «Russie», mais bien pour explorer l'efficacité de la méthode comparative. La comparaison, seule façon de sortir de la monographie-monomanie, qui voit l'arbre sans distinguer la forêt, nous permet de prendre une distance salutaire envers notre objet d'étude.

Ainsi, S. Zenkin compare V. Vološinov et R. Barthes pour explorer les rapports entre langue et conscience, entre langue et idéologie. E. Alekseeva nous présente une théorie onomatologique, à la limite de la linguistique, de la philosophie du langage et de la philosophie religieuse. G. Tiha-

nov pose la question des *continuités* entre la pensée russe du XIX^{ème} siècle et la mise en place des sciences humaines en Union Soviétique. E. Simonato explore la variante russe de la notion d'*énergétisme* dans les travaux de syntaxiciens russes. Quant à M. Uhlik, il met au jour une intense réflexion sur la notion de *ressemblance* entre les langues dans les discussions linguistiques du début du XX^{ème} siècle dans le monde slave.

C'est la comparaison, toujours elle, qui a fait collaborer des philosophes et des linguistes, des russophones et des francophones, autour de la question de la *personne* et du *sujet*, question qui suscite l'écriture de plusieurs thèses de doctorat au sein du CRECLECO. L'article de N. Plotnikov montre qu'il n'y a pas de réflexion philosophique sans une interrogation sur les mots pour le dire, et que la traduction des termes est un problème philosophique à soi tout seul (même si l'étude de la «sémantique de la personnalité» fait courir le risque de ramener toute la sémantique à un problème de langue et non de formation discursive). Celui de V. Molchanov attaque de front la comparaison de plusieurs théories du sujet, de Descartes à Solov'ev en passant par Kant, montrant ainsi que le triangle culturel France / Allemagne / Russie, autre thème de recherche omniprésent au CRECLECO, est un filtre incontournable pour comprendre sur quoi portent les discussions philosophiques et linguistiques en Russie. Quant à E. Landolt, c'est encore par le biais du *sujet* qu'il explore l'œuvre du philosophe contemporain Ryklin.

France / Allemagne / Russie, quatre articles s'inscrivent dans cette approche entre-croisée. R. Comtet montre le rôle incontournable de la formation de V. Žirmunskij en tant que germaniste ; P. Flack étudie le chemin complexe parcouru lors du passage de *Ausdruck* à *vyraženie* puis *expression* ; L. Formigari reconstitue la trace de la pensée humboldtienne dans les discussions identitaires. Quant à C. Trautmann, elle nous donne la possibilité de connaître de l'intérieur les fondements des théories allemandes sur la psychologie des peuples, dont l'influence sur les interrogations connexes en Russie est massive.

Puis, le regard du linguiste généraliste nous était nécessaire pour nous permettre de rendre compte de la pensée de Humboldt envisagée pour elle-même. C'est l'article de M. Mahmoudian qui éclaire cette pensée subtile et complexe, en tentant d'y reconstituer un ordre sous-jacent.

Enfin, il nous a semblé utile, en annexe, de mettre à la disposition du public francophone un texte fondamental de l'histoire de l'interrogation philosophico-identitaire en Russie : la «Première lettre philosophique» de P. Čaadaev, rédigée dans un impeccable français par son auteur érudit et publiée en 1836 (et citée dans l'article de G. Tihanov). La reproduction de l'original du premier texte de M. Bakhtine vient compléter cette reconstruction, toujours partielle, mais toujours éclairante, de pans entiers de l'histoire culturelle et scientifique de la pensée russe.